

Elizabeth Dussauze. résistante 'Combat zone nord'

Elizabeth Dussauze, « Lisbeth », alias *Dominique Erard*, est une résistante française, née à *Londres*, le 29 décembre 1914. **Elizabeth Dussauze** est issue d'une famille protestante ; son père chargé des journaux spéciaux de l'agence *Havas* à *Londres* a été tué sur *la Marne* en 1915.

Son frère aîné, **Paul Dussauze**, militant de *Combat Zone Nord*, est guillotiné à *Cologne*, le 7 janvier 1944.

Avant la guerre, elle voyage dans tous les pays d'Europe, en particulier l'Allemagne hitlérienne. Elle parle couramment l'anglais et l'allemand. Ayant passé son doctorat en droit avec une thèse intitulée *L'état et les ententes industrielles (1938)*, elle devient chargée des relations extérieures de l'Union des Industries Métallurgiques et Minières, 33, avenue Hoche à Paris.

Dès le début de la guerre, elle fait partie de la Résistance, dans le Groupe Ricou : **Elizabeth et Paul Dussauze** sont des amis de **Tony Ricou**. À l'UIMM, **Elizabeth** recrute sa secrétaire, **Marthe Delpirou**, et son traducteur, **Philippe Le Forsonney**. L'équipe se réunit chez **Tony Ricou**, 80 rue Spontini à Paris.

Surintendante-conseil à l'UIMM, **Anne-Marie Boumier** est aussi déléguée technique à l'école des surintendantes d'usine où **Jane Sivadon** anime un noyau très actif sous la direction de **Robert Guédon**. **Elizabeth Dussauze** amène ses amis au groupe *Guédon*. Très vite, elle y prend une place méritée par son énergie et son dynamisme. Lors de la réorganisation de *Combat Zone Nord* (janvier 1942), elle est membre du comité directeur.

Dans la nuit du 3 au 4 février 1942, elle est arrêtée par la Gestapo. Emprisonnée à la prison de *La Santé*, elle est interrogée et torturée cinq ou six fois à l'hôtel *Cayré*, boulevard Raspail à Paris. En vertu du décret "Nuit & Brouillard", elle est déportée à la prison de *Sarrebruck*. Au petit matin, à peine arrivée, elle est interrogée debout, jusqu'au soir, par des sbires de la Gestapo. Le 12 octobre 1943, **Lisbeth** est condamnée à mort, le premier jour du procès de *Combat Zone Nord*, en même temps que son frère **Paul**, **Jane Sivadon**, **Tony Ricou**, **Charles Le Gualès de la Villeneuve** et **André Noël**.

Le 2 novembre 1943, elle est mise aux fers, à la prison de *Cologne*, avec les autres condamnées à mort (**Jane Sivadon**, **Odile Kienlen**, **Hélène Vautrin**, **Marietta Martin** et **Gilberte Bonneau du Martray**). Au bout de quatre mois, l'exécution de la condamnation est suspendue, la guillotine est simplement remise à plus tard. Le 9 mars 1944, transfert au bagne de *Lübeck*. Restées à *Lubeck* tandis que les autres sont envoyées à *Cottbus*, **Lisbeth** et **Hélène Vautrin** sont transférées au bagne de *Jauer* en Pologne) dont le régime extrêmement sévère est aggravé par l'indiscipline de **Lisbeth**.

28 janvier 1945, début de la marche à la mort, les bagnardes à demi mortes de faim et d'épuisement sont poussées sur la route, par un froid sibérien, pieds dans la neige. 29 janvier : **Lisbeth** s'évade, avec une agente du contre-espionnage militaire français, **Madeleine Folzenlogel**, comme elle, jeune et robuste, parlant l'allemand. Une fois en sécurité dans cette région riche en camps de PG et de requis du STO complices, les deux filles décident de réintégrer la colonne pour aider de leur mieux les camarades épuisées ou éclopées. 13 février : un train de voyageurs emporte les survivantes, sous les mitrillages alliés. 22 février : arrivée en gare d'*Aichach* ; les bagnardes sont bouclées dans la prison locale dont les gardiennes ne font pas de zèle. 28 avril : prise d'*Aichach* par l'armée américaine. **Lisbeth** et ses amies s'emparent de l'infirmerie et d'un bureau où siègera une commission de détenues "NN" qui prend le contrôle de la prison. À la demande des Américains, la commission organise le retour des politiques.

30 mai 1945 : **Lisbeth**, **Madeleine Folzenlogel** et **Jane Darbois** rentrent en France. Des condamnées du procès de *Combat Zone Nord*, seules ont survécu **Jeanne Sivadon**, **Elizabeth Dussauze**, **Anne-Marie Boumier**, **Gilberte Lindemann**, **Marcelle Villaine**, **Denise Lauvergnat** et **Maguy Perrier**.

Elizabeth entre au Commissariat au Tourisme dirigé par **Henri Ingrand**, ancien de *Combat Zone Nord*, dont elle deviendra l'épouse. Ensuite, traduction de livres d'économie. Enfin, entrée à l'UNESCO. **Elizabeth Dussauze** est décédée à Paris le 29 décembre 1983.

Distinctions : *Commandeur de la Légion d'honneur - Médaille de la Résistance* avec *Rosette - Croix de guerre 1939-1945*.



Combat

Dans la guerre comme dans la paix le dernier mot est celui qui ne se rend jamais. Clemenceau

Un seul chef : DE CAULLE — Un seul combat : pour NOS LIBERTÉS

ORGANE DU MOUVEMENT DE LA LIBÉRATION NATIONALE N° 57 MAI 1944

PENDANT TROIS HEURES ILS ONT FUSILLÉ DES FRANÇAIS

Il faut dire les choses comme elles sont : nous sommes vaccinés contre l'horreur. Tous ces visages défigurés par les balles ou les falots, ces hommes brisés, ces innocents assassinés, nous donneront au début la révolte et la dégoût qu'il faut pour entrer consciencieusement dans la lutte. Maintenant la lutte de tous les jours a tout recouvert et si nous n'y n'oublions jamais les raisons, il peut nous arriver de les perdre de vue. Mais l'histoire est là, et comme s'il voulait à ne laisser personne se démentir, il augmente ses efforts, il se dépense lui-même, il recrée chaque fois un peu plus sur la liberté et sur la cruauté. Aujourd'hui, en tout cas, il est allé plus loin qu'on ne pouvait l'imaginer et la tragédie d'Anso rappelle à tous les Français qu'ils sont engagés dans une lutte pénible et insupportable contre un ennemi déshonoré. Quels sont les faits ? Le 17 avril 1944, dans la nuit, deux es-

Vers 23 heures, alors que M. Carré, chef de gare à Anso, alerte à son logement par les agents du service de nuit, prenant au téléphone les dispositions utiles, un officier allemand faisait passer des troupes pèleres et hurlant dans son bureau, suivi de plusieurs soldats qui, à coup de crasse, abattent MM. Carré, chef de gare, Peignon, commissaire de 1^{re} classe, Dore, chef facteur-magasinier qui s'évanouissent. Avant ensuite retenu à la porte du bureau, ils tiennent une salle de mitrailleuse sur les trois agents abattus MM. Carré et Peignon non gravement blessés au ventre et aux cuisses. Plus l'officier amène un important contingent de troupes dans la "batterie", toutes les maisons après en avoir défait les portes et rassemblé environ 80 hommes qui sont amenés dans une pièce au rez-de-la-gare. Là on les fait fusiller. Vingt-neuf autres hommes sont également fusillés dans leur domicile ou à leurs côtés. En plus de ces 88 fusillés, il y a un certain nombre de blessés.

Le dépar de GIRAUD

Les bons après eux, à Vichy on allé, attendant de général Girard si-tout en prison. — la trahison du fure de l'Allemand n'est pas son fait — du moins l'étatage indigne, auront été d'une certaine amertume, auront été de-

Ce sont, en effet, des paroles de souffrance et d'union que le général Girard a adressées à l'armée française avant de rentrer dans le pays. Protes toujours utiles, toujours opportunes, puisqu'au-dessus des questions de personnes, des situations locales et des malentendus individuels elles rappellent à tous l'unité commune, l'union commença la hache.

Il faut donc savoir gré à l'ex-commandant en chef d'avoir en partant assumé ses responsabilités et empêché tout propagande empoisonnée qui, de plus trop longtemps, ne servent de son nom et de son nommant de son fils-honneur comme de ses vœux.

Mais des amis nous ont dit être beaucoup de Français : « Le cas Girard est